

La froide mécanique de l'histoire à l'oeuvre *Michael Kohlhaas* d'Arnaud des Pallières

Philippe Gajan

Numéro 167, juin–juillet 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71905ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (2014). Compte rendu de [La froide mécanique de l'histoire à l'oeuvre / *Michael Kohlhaas* d'Arnaud des Pallières]. *24 images*, (167), 55–56.

La froide mécanique de l'histoire à l'œuvre

par Philippe Gajan

Un western. De grands espaces, la beauté sauvage et monumentale des montagnes des Cévennes, Mads Mikkelsen le guerrier silencieux (ou le méchant dans le dernier James Bond) en jeune Clint Eastwood (ce qu'avait demandé le cinéaste à sa directrice de casting), une chevauchée héroïque... le décor est planté. Maintenant, il faut l'histoire morale, ici empruntée à Heinrich von Kleist (*La Marquise d'O*) : au XVI^e siècle, un marchand de chevaux, prospère et intègre, est victime d'une injustice perpétrée par le seigneur local. Il va d'abord user de tous les moyens légaux à sa disposition pour exiger réparation. Lorsque sa femme est brutalement assassinée, il prend le maquis et lève une armée qui va ravager la contrée.

RÉVOLTE, RÉBELLION, TERRORISME...

Après *Hadewijch* de Bruno Dumont en 2009 et *Les chants de Mandrin* de Rabah Ameur-Zaïmeche en 2012, un troisième cinéaste français important, Arnaud des Pallières, livre à son tour un grand film sur une figure historique dont les agissements viennent résonner très fortement sur le contemporain : révolte, rébellion, terrorisme... à l'ère des Indignés, de Occupy, des printemps arabes ou étudiants... Si chacun des trois cinéastes adopte une posture particulière, qui lui est propre, il n'en reste pas moins que tous proposent un cinéma résolument naturaliste et, surtout, politique. Et deux d'entre eux le font par l'entremise du film d'époque et de personnages de justicier (Mandrin et Kohlhaas), porteurs à la fois de l'histoire et du mythe.

Arnaud des Pallières (*Parc, Adieu, Pous-sières d'Amérique*), cinéaste peut-être plus rare et plus difficile à cerner, n'est pas le moins passionnant des trois. À la fois austère et sublime, son film magnifie les luttes de Kohlhaas, mais surtout les aborde dans toute leur complexité. Arnaud des Pallières se refuse manifestement à signer un pamphlet ou à endosser les habits du moraliste. Ni Luther ni Montaigne, et encore moins la Fontaine, il nous adresse une histoire morale mais se refuse à nous faire la

« Parce qu'au fond, qu'est-ce que le film que j'ai fait? [...] des êtres vivants, des animaux, des paysages, et une histoire qui est une histoire morale. [...] des personnages qui sont taraudés par une histoire morale. Et je crois que le western c'est que ça. » – Arnaud des Pallières!



morale. C'est toute l'ambiguïté et la force du film, et ce, jusqu'à la dernière seconde. Déchiré entre sa foi et sa soif de justice, Kohlhaas mène une croisade tout d'abord personnelle qui se double progressivement d'une croisade politique. Est-il dès lors possible que la douleur d'un seul vienne cristalliser et porter les aspirations de tout un peuple? Et surtout, la révolte n'est-elle l'apanage que de ceux qui aspirent à prendre le pouvoir, quitte à le reproduire en se substituant à lui?

JUSTICE

Plus précisément, le film met en scène la tension morale entre justice sociale (celle que réclame les « indignés » qui vont se joindre à Kohlhaas) et justice individuelle (celle que revendique Kohlhaas). À ce titre, la scène de la visite que rend Luther (extraordinaire Denis Lavant) à Kohlhaas est exemplaire. Ce dernier s'apprête à faire pendre l'un de ses hommes coupable de s'être livré au pillage. « On ne prend pas. On achète. On paye à qui ça appartient. Et on n'accepte

aucun don. Les gens donnent parce qu'ils ont peur. La guerre ne donne pas de droits. Le pillage, le vol, c'est les seigneurs, c'est pas nous. » Kohlhaas condamne ainsi à mort au nom de la justice. Ce à quoi Luther répond : « C'est ça, ton idée de la justice? Prendre tes propres hommes? C'est pour ça que tu brûles, que tu massacres? Il paraît que tu t'apprêtes à ravager une ville entière. Tous ces gens que tu entraînes dans la guerre, ils savent ce qui les attend? Qu'est-ce que tu leur as raconté? Que Kohlhaas est victime d'une grande injustice? Tu es marchand. Ton commerce est prospère, pour toi la vie est douce. » Et il poursuit plus tard : « Si tous faisaient comme toi, il n'y aurait plus ni ordre, ni justice. Toi-même, qu'est-ce que tu ferais si dans ta propre troupe, chacun voulait être indépendant, se faire justice et se venger lui-même. Tu dirais que c'est au supérieur de juger, que nul ne peut être juge de sa propre cause. [...] J'ai passé ma vie à convaincre l'Église et les princes qu'ils n'avaient pas de raison de nous craindre, que tout ce que nous demandions, c'est de



pouvoir vivre et de prospérer à leur côté. Ta révolte a fait reculer notre cause...».

Plus tard encore, la princesse, sœur du roi, lui pose également cette question : «Tu es un fanatique?». Il répond : «J'ai des principes.» Elle lui dit alors : «Tu es comme moi, tu vis autant de l'amour que de la crainte que tu inspires.» Toute l'ambivalence de Kohlhaas est là : il ne peut obtenir justice que si lui-même devient l'égal de ceux qu'il combat. C'est là toute l'impossibilité de l'histoire à se renouveler.

HISTOIRE

Si des Pallières a déplacé le cadre géographique du roman de Kleist (dans les Cévennes et sa nature à la fois grandiose et rugueuse plutôt que dans la Basse-Saxe, manifestement pour des raisons de mise en scène), il en a gardé le cadre historique (contrairement, par exemple, à Milos Forman dont le *Ragtime* était aussi une adaptation de *Michael Kohlhaas*) : le XVI^e siècle, la Réforme, l'opposition entre le catholicisme et le protestantisme, la naissance du capitalisme, l'effritement de la féodalité et les premières convulsions qui mèneront à la Révolution française... Ainsi, le film tout entier semble s'offrir comme une scène primitive du monde de 2013, une société de castes profondément inégalitaire,

un monde qui doute, animé par un profond sentiment d'injustice. Rien n'a changé au fond, ceux qui mènent les révoltes reproduisent l'ordre de ceux qui les précèdent et les vaincus sont toujours les mêmes.

«[...] est-il possible de gauchir l'Histoire, est-il possible de rendre voix à ses vaincus? Sans pour autant avoir la présomption de parler à leur place, ni même d'eux, sans présumer de leur force ou de leur faiblesse, voire des siennes? Est-il possible de «brosser», selon les vœux de Benjamin, l'histoire à rebrousse-poil»: voilà, en somme, le programme que se sont fixés les films d'Arnaud des Pallières». Jean-Pierre Rehm écrivait ces mots à propos des premiers films du cinéaste (*La mémoire d'un ange, Les trois temps du reveneur, Le jardin du bonheur, Les choses rouges, Avant Après, Drancy avenir, Is dead*). Ces mots restent profondément d'actualité dans le cas de Michael Kohlhaas. Si des Pallières avoue volontiers avoir comme modèle le *Aguirre* de Herzog, *Andrei Roublev* de Tarkovski ou encore *Les 7 Samourais* de Kurosawa, («ce que je connaissais dans le film d'aventure, dans le film d'époque, de plus singulier, de plus accompli comme geste artistique»), s'il a beaucoup regardé de westerns de l'époque classique (Anthony Mann, John Ford), c'est avant tout cette résonance avec

les événements de ces dernières années qui frappent. Une histoire morale, certes, autour du concept de justice, un conte philosophique ou une fable, mais surtout une mise en perspective des balbutiements de l'Histoire et de ses paradoxes.

Heinrich von Kleist a écrit le court roman dont le film s'inspire pendant les guerres napoléoniennes au début du XIX^e siècle. Il se suicidera un an après la parution du livre. Contemporain de Goethe et du romantisme allemand, son interprétation de l'histoire est révélatrice du moment où il l'écrit et de l'état d'esprit dans lequel il se trouve alors. Le naturalisme du film, l'adéquation entre ce paysage beau et austère et les traits de l'acteur, de même que le profond désespoir qui habite son personnage, nous renvoient naturellement à cette période. Pourtant, le cinéaste ne livre pas un film romantique, et il se refuse à endosser le désespoir moral propre à cette époque ou à son héros, voire même son ambivalence. Il ne tranche pas en faveur de la princesse, du théologien ou du marchand, des puissants d'hier ou d'aujourd'hui. Mais, comme toujours, les oubliés de l'histoire sont ceux qui ont cru combattre pour une cause mais qui sont renvoyés dans leur chaumière, quand ils en ont une... jusqu'à la prochaine fois. Ni colère, ni désillusion dans ce film, ni même une invitation à poursuivre la lutte. Mais la froide mécanique de l'histoire à l'œuvre? Un constat implacable...

Donnons une dernière fois la parole au Luther de des Pallières : «Tu ne sais pas encore qu'il ne convient pas au chrétien de combattre avec l'épée, l'arquebuse mais avec la croix et la patience? Que son triomphe n'est ni domination ni pouvoir, mais soumission et humilité?» À se demander si la religion (tout comme celle de l'économie aujourd'hui) n'a pas été inventée pour nous faire taire. En d'autres temps, certains auraient parlé de l'opium du peuple. 📺

1. Interview avec Arnaud des Pallières par Olivier Père – <http://www.youtube.com/watch?v=daihraGEg-g>
2. Arnaud des Pallières – etc. (Y a-t-il une mort après la vie?) par Jean-Pierre Rehm – <http://www.pointligneplan.com/arnaud-des-pallieres>
3. «Arnaud des Pallières : cinéma sidéré» par Simon Lefebvre – <http://www.revuezinzolin.com/2013/09/arnaud-des-pallieres-cinema-sidere/>

France, Allemagne, 2013. Ré. : Arnaud des Pallières. Scé. : Arnaud des Pallières, Christelle Berthevas, d'après Heinrich von Kleist. Mont. : Sandie Bompar. Mus. : Martin Wheeler. Int. : Mads Mikkelsen, Denis Lavant, Bruno Ganz, Mélusine Mayance, Roxane Duran. Prod. : Les films d'ici, Serge Lalou. 122 minutes. Dist. : Eyesteelfilm distribution.